

nous abandonnait donc à notre sort et nous étions à la merci du dictateur. La seule chance de salut pour nous, était de nous montrer patients et soumis. Sur ces belles espérances, nous allâmes nous coucher le 7 au soir. Notre départ pour Mexico était fixé au 11.

Comme il faut savoir supporter ce qu'on ne peut éviter, nous nous résignâmes. Quand je dis nous, j'entends la troupe, car pour moi en particulier, inquiété par ma santé que des secousses violentes et répétées depuis quatre mois avaient sérieusement ébranlée, je m'inscrivis sur la liste des malades qui demandaient à rester à l'hôpital de Guadalajara. Un compatriote à nous, le docteur Clément, vint nous donner ses soins et reconnut quinze à seize invalides, mais on se montra plus difficile ici qu'à Tepic, et, sur une seconde inspection d'un médecin de l'administration, ce nombre fut réduit à huit, et j'en étais.

Le détachement du bataillon de San-Felipe qui nous avait conduit fut relevé le lendemain de notre arrivée. Nos hommes demandèrent comme fiche de consolation à être conduits par Esquerro jusqu'à destination; les résidents français se chargèrent de présenter une requête à cet égard, et le colonel, qui parut profondément touché de cette preuve d'affection, promit de l'appuyer; il s'était fait fort déjà auprès du gouverneur de nous conduire à lui tout seul sans perdre un homme, ce qui n'était pas de la forfanterie de sa part. Malheureusement cette faveur fut refusée; Esquerro vint lui-même porter la fâcheuse nouvelle et prendre congé de ses prisonniers. La réception qu'il reçut fut enthousiaste, et comme il n'était pas préparé à de pareilles démonstrations et qu'il était lui-même peiné de nous quitter, il en fut vivement impressionné. Entouré, acclamé chaudement, accablé de souhaits heureux pour sa fortune et ses affections, n'ayant pas assez de ses deux mains pour

presser toutes celles qui se tendaient vers lui, le brave soldat donna franchement carrière à son émotion. Il nous recommanda paternellement à l'officier du poste, et promit de parler aussi au général sous les ordres duquel nous allions passer. La troupe devait partir en compagnie d'une *cuierda*, c'est-à-dire d'un convoi de recrues, et le général commandant l'escorte était un certain Ramirez, qui jouissait d'une réputation de férocité des mieux établies. Tout cela assombrissait quelque peu l'avenir et faisait naître des appréhensions dont on se fera une idée après quelques détails sur la *cuierda*.

La loi sur le recrutement, promulguée en 1853 par Santa-Anna, exclut les Indiens du service militaire. Je ne sais qui devrait être soldat alors, ni comment devraient se faire les levées, mais je sais bien qu'il n'y a pas un soldat mexicain qui ne soit un Indien et que le recrutement s'opère de la même manière que dans l'empire ottoman. Malheur à l'homme jeune et bien constitué qui, à l'époque où le contingent de la province est réclamé par la capitale, vient rôder autour des casernes, se fait ramasser ivre dans la rue, ou fait du tapage au cabaret! Il est pris et renfermé provisoirement; puis on le dresse, c'est-à-dire on l'amène à convenir qu'il est soldat et veut l'être, par le procédé qui fit de Sganarelle un médecin malgré lui. Si ce mode d'embauchage ne fournit pas le contingent, on le complète en glanant dans les prisons ce qu'il y a de moins taré. Alors on met les menottes à tous ces malheureux, on les attache deux à deux à une longue corde (*cuierda*), et on les expédie sous bonne escorte à Mexico. Chemin faisant, on ne leur épargne pas les mauvais traitements, qui paraissent être, au contraire, de nécessité dans le programme. Pendant qu'une nourriture insuffisante et des marches forcées domptent leurs forces, les coups de crosse et de plat de sabre stimulent leur faiblesse. Si l'un tombe, on le

bat, mais la corde ne s'arrête pas ; son compagnon le traîne, et s'il n'en a pas la force, on le bat à son tour. Cette solidarité d'accouplement fait que la plupart ont les poignets ensanglantés par leurs fers. Beaucoup meurent en route. Les gens qui les conduisent pensent candidement qu'il n'y a pas d'autre moyen de s'y prendre pour obtenir d'eux ce qu'on en attend. Les négriers ne raisonnent pas différemment, mais au moins à bord des négriers il n'y a pas d'aumôniers ; le clergé mexicain, lui, ne s'interpose point, ne lève pas un doigt en faveur de ces êtres *abrutis*, dit-on. Abrutis, soit, mais par qui, grand Dieu ! si ce n'est par ceux qui ont proclamé l'abrutissement comme la seule condition de stabilité des gouvernements paternels ! Il est à espérer que le triomphe du parti libéral aura modifié ces errements barbares.

On conçoit que la compagnie d'une *cuerda*, avec le général Ramirez pour chef d'escorte, étaient des circonstances assez inquiétantes. Sur l'avis d'Esquerro, le capitaine qui commandait la garde du quartier demanda à être chargé de la conduite des Français avec vingt hommes seulement et la faculté de marcher en avant ou en arrière de la corde. Ce capitaine, dont je regrette d'avoir oublié le nom, était un réfugié polonais et un brave homme, soit dit en passant ; il parlait un peu le français et nous vivions avec lui, Guilhot et moi, sur le même pied qu'avec les officiers du bataillon de San-Felipe. Il obtint, grâce à l'appui du colonel, l'autorisation qu'il demandait : ce qui nous tranquillisa d'autant.

Le 10 dans la matinée on vient appeler les invalides pour les conduire à l'hôpital ; nous faisons nos adieux à nos camarades et partons pour la ville. Mes sept compagnons sont montés chacun sur un petit âne et escortés d'un piquet d'infanterie. J'ai obtenu du colonel Esquerro la permission d'aller à pied et seul. M. Llanoz, qui était venu à San-Pedro le matin, me rencontre sur la route à

son retour, me prend dans sa voiture et me dépose à la porte de l'hospice de Belen où nous étions attendus. Chemin faisant, il m'engage à prendre patience et me promet de tout faire pour me rendre la liberté, à laquelle je vais dire adieu tout de bon.

L'officier qui commande le poste me reçoit en transit et me délivre au commissaire de l'hospice. Celui-ci est un homme de quarante ans, à mine de cuistre, qui me fait entrer dans son bureau en attendant l'arrivée des autres, m'entoure de soins obséquieux, proteste de la joie qu'il éprouve de rencontrer en moi un caballero, me fait servir une collation, m'assure de son dévouement et, voyant que j'ai encore après moi quelques vestiges de la poussière du collège, me parle latin. Sous le couvert de cette langue morte il me débita, au nez et à la barbe du pauvre officier ébahi, une foule de choses désagréables pour le dictateur Santa-Anna et me promit de m'aider à fuir.

À l'arrivée de mes compagnons, il reprit son masque officiel pour nous inscrire sur ses registres ; j'y figure sous le numéro 1631. En échange de nos noms et prénoms, il nous donna un numéro de lit et le señor don Francisco devint le n° 22. J'ai oublié de dire, je crois, que je m'appelais don Francisco. La coutume espagnole veut que l'on interpelle les gens, non par le *nombre*, le nom de famille, mais par l'*apellido*, le prénom. Mon prénom étant radicalement inconnu en espagnol, j'avais pris depuis longtemps, dans la kyrielle de substantifs propres mais désœuvrés qui ornent fantaisistement mon état civil, le nom de François qui se trouve précisément le premier d'ordre. Je l'eus choisi à d'autres égards, car je l'aime pour avoir été celui de Rabelais, de Volney, de Voltaire et autres gens de bonne compagnie.

Après l'interrogatoire vint une inspection minutieuse de nos effets, afin d'en dresser l'inventaire. Cette dernière

formalité ne laissa pas que de m'être déplaisante, car j'avais une foule de papiers qui, à la rigueur, pouvaient passer pour compromettants; mais le digne homme, qui s'aperçut de mon mécontentement fort mal dissimulé, s'attacha à me rassurer par des sentences à double entente, des coups d'œil dérobés, des mouvements d'épaules ou de tête expressifs. Au reste, il comprenait à peine le français.

Enfin, toutes choses étant en règle, nous fûmes remis au caporal de chambrée, qui nous conduisit, par une suite de vastes corridors voûtés, sombres, déserts, intersectés de grilles massives, jusqu'à une porte de fer à claire-voie devant laquelle stationnait un factionnaire; en levant les yeux je vis ces mots en grosses lettres : *Departamiento de presos* (département des prisonniers), et au-dessous : *Sala de cirugia* (salle de chirurgie); on ouvrit la grille et j'entrai.

Qu'on se figure une galerie dallée de cent mètres de long sur dix de large approximativement, sans autre issue que la porte dont je venais de franchir le seuil, éclairée par des fenêtres cintrées, larges mais basses, percées à cinq ou six mètres du sol; des murailles de deux mètres d'épaisseur, nues et assombries par la vétusté; pas un ornement, pas un clou pour en varier la monotonie. Il n'y avait d'autre bois dans la salle que celui des solives du plafond, d'autre fer que celui des grilles qui défendaient les fenêtres et la porte. Un plateau en maçonnerie, d'un mètre de hauteur sur un mètre cinquante centimètres de largeur, régnait tout autour de la salle; de deux en deux mètres s'élevaient de petites murailles formant une centaine de *boxes*: c'étaient autant de lits garnis d'une maigre paille, d'un oreiller en plume de Béauce également et de deux draps de coton. Au pied de la couche se trouvaient deux vases grossiers en terre rouge, dont je ne puis mieux définir l'usage qu'en di-

sant, après M. Th. Gautier, qu'ils n'avaient rien d'étrusque.

Les deux tiers des lits étaient occupés à partir de la porte, et nous fûmes relégués au fond de la salle. L'uniforme de céans étant d'être nu comme un ver entre ses deux draps, on nous enjoignit de l'adopter, ce à quoi nous nous opposâmes énergiquement. Cette mesure, convenable peut-être vis-à-vis des gens auxquels on nous accolait, ne pouvait s'appliquer à nous. Il est bon de dire que les soixante et quelques hôtes du lieu étaient tous bandits, inculpés de vols, rixes, meurtres ou tentatives de meurtres, que des blessures mal acquises avaient conduits là en attendant la prison ou même l'échafaud: c'était le *Calabozo* de Guaymas magnifié à tous les points de vue.

La discussion traînant en longueur, j'eus l'idée de faire appeler l'aumônier; il se montra aussi froid que le curé de la Magdalena, mais il trancha la difficulté en ordonnant qu'on nous laissât en paix, et nous nous couchâmes tout vêtus, moins les chaussures, couvre-chefs et paletots. Nous lui confiâmes nos effets et surtout notre argent. Il reçut le dépôt et ne reparut que pour nous le rendre quelques jours plus tard. Je dois lui rendre la justice de dire qu'il n'essaya sur nous aucune propagande, le patriarche de Ferney en soit loué!

Les infirmiers, qui nous traitaient du reste avec beaucoup d'égards, nous prévinrent de faire grande attention à nous, vu l'imprudence que nous commettions de conserver nos vêtements. Il y avait dans la salle une foule de gens capables de venir nous assassiner la nuit pour nous dépouiller, en dépit de la sentinelle et des infirmiers de garde; le fait n'était pas sans exemple, nous dit-on. Il est certain que, dès qu'un malade est à l'agonie, les autres courent aussitôt à son héritage. M. Guilha-

fut dévalisé ainsi durant un accès de fièvre chaude à l'hôpital de la Vera-Cruz.

Il ne nous arriva rien de la sorte ; nos compagnons se tinrent à distance respectueuse de nous, et nous, de notre côté, nous nous fîmes une règle de n'avoir aucuns rapports avec eux. Durant le jour il régnait une certaine liberté ; les malades, enveloppés dans un de leurs draps, allaient se visiter réciproquement, causaient à voix basse, et plus d'un lit était un salon où l'on jouait au *monte* toute la journée : les enjeux étaient des cigarettes. Fumer étant un besoin impérieux de la race espagnole, le satisfaire est le premier devoir de la charité ; plusieurs fois le jour, la salle était visitée par des séminaristes, des membres de confréries, moines ou clercs, qui distribuaient des cigarettes et du sucre, des exhortations et des images d'un sou.

On nous traita en enfants gâtés. Un d'eux alla jusqu'à m'apporter le catéchisme de la doctrine catholique du padre Mazo. Sur son offre réitérée de me servir, j'avais eu la bonhomie de lui demander quelque chose à lire et, dame ! il avait saisi l'occasion aux cheveux. Au fait, j'eus un moment de distraction violente en découvrant dans ce livre un arsenal d'intolérance, de fanatisme, d'absolutisme et autres vertus que je m'abstiens d'énumérer à cause de l'ennui des consonnances finales.

La vue de ce bouquin donna heureusement l'idée à un interne de m'apporter les comédies du señor Vigil, un autre Mexicain fort en vogue. Cette lecture me parut amusante au premier abord par un effet de transition, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ces élucubrations dramatiques étaient de quelques siècles en arrière sur la littérature française, et qu'il n'y avait à leur tenir compte que de l'intention. Néanmoins, je dus en faire de grands éloges à mon carabin. Ce jeune homme était un bon garçon, comme tous ses confrères, du reste, et

nous n'avions qu'à nous louer d'eux. Il y avait dans leur conversation une certaine pédanterie tout à fait naïve. La science n'est là-bas, comme dans tous les pays où elle est soumise à la religion, qu'une scolastique étroite, une phraséologie creuse dans laquelle jouent de grands mots comme des billes dans un grelot, pour faire du bruit. La logique y procède par le syllogisme, cet artifice spécieux qui semble avoir été inventé pour embarrasser le raisonnement, aveugler la raison, supprimer la certitude, assimiler la vérité à la pierre philosophale, à la quadrature du cercle ou au mouvement perpétuel, et rendre ainsi les discussions interminables parmi les hommes. Le syllogisme est l'emblème du divin moyen âge ; voilà pourquoi on le retrouve au Mexique, et ceux qui tordent le nez à ce malheureux pays ne connaissent ou n'aiment certainement pas Panurge, le Gil-Blas de cette époque maladive, où le savoir profond et sérieux était un des plus courts chemins qui conduisit au bûcher.

Notre existence n'était pas gaie ; les phases en étaient réglées et le moindre incident devenait une distraction. Le matin, avait lieu d'abord la visite du médecin, don Pablo Gutierrez, élève de la Faculté de Paris ; il causait peu, mais nous soignait bien. Après lui venait le déjeuner, consistant en un bol d'*atole*, sorte de boisson épaisse ou d'aliment liquide, composée de farine de maïs délayée dans de l'eau avec du sucre et liée par la cuisson ; c'est un mets favori des gens du pays ; l'*atole de leche*, dans lequel le lait remplace l'eau et que relève un peu de cannelle, est assez agréable au goût. A onze heures, distribution des médicaments prescrits ; à midi, le dîner, une simple tasse de bouillon ; après dîner, les visites, et, le soir, une nouvelle tasse d'*atole* pour souper.

Vers huit heures, l'aumônier venait dire la prière, l'*oracion* ; il se plaçait à la porte, devant une table trans-

formée en autel, sur laquelle brûlaient quatre cierges. Leur rougeâtre lueur, s'infiltrant jusqu'aux profondeurs de la salle, rendait quelque peu diaphane l'obscurité dans laquelle nous étions ensevelis. Agenouillés sur leurs lits, les prisonniers répondaient aux litanies en hurlant comme des démoniaques; leurs silhouettes sauvages se dressaient fantastiquement au sein de cette atmosphère mystérieuse, de larges ombres vaguaient sur les murs: c'était une vision infernale. La prière finie, les cierges s'éteignaient, sauf un, et tout bruit cessait en même temps. Un silence de plomb semblait alors, par l'effet de la transition, envahir l'hospice qui n'est bruyant et animé en aucun temps. Ces bâtiments immenses, que séparent de vastes cours, s'élèvent à l'extrémité d'un faubourg presque désert et sont à peine peuplés eux-mêmes: on se croirait au fond de l'Escorial. Durant le jour, le murmure des conversations à voix basse se dissolvait à l'instant dans cette quiétude sépulcrale, que troublaient seuls par intervalles les hurlements lugubres d'un fou furieux, dont le cabanon donnait sur une cour voisine. La nuit, cette voix qui criait au meurtre et demandait du secours prenait, au milieu de cette solitude dont le malheureux paraissait être le seul hôte, des proportions étranges et désespérantes comme une des plus lugubres fantaisies d'Anne Radcliffe.

Le commissaire venait me voir tous les soirs après l'*oracion*. Quand je dormais par hasard au moment où il arrivait, il ne manquait pas de m'éveiller en me disant dans le creux de l'oreille, d'un ton dramatique et dans un français d'occasion: *La liberté descende dou ciel!* Il demeurait très-tard avec moi et déversait dans mon cœur de prisonnier politique sa petite bile insurrectionnelle. C'était un excellent homme au fond, en dépit de sa pédagogie que le métier de maître d'école, longtemps exercé par lui, justifiait et faisait excuser. Il en savait

assez long pour comprendre que l'ignorance était la pierre d'achoppement de sa patrie, que le clergé entretenait systématiquement cette ignorance en soutenant au pouvoir des hommes comme Santa-Anna, et que le premier devoir de la Révolution était de réduire à sa juste mesure l'influence de ce corps redoutable. Après cela, il était grand partisan d'Alvarez, je ne sais pourquoi, et travaillait à me persuader d'aller le rejoindre; il prétendait m'aider à fuir et me conduire lui-même auprès de ce chef qui, sur sa recommandation, devait me revêtir d'un grade important. Je me gardai de dire ni oui, ni non, en vertu de ce dicton prudent: *on ne sait pas ce qui peut arriver*, mais en somme je me sentais peu disposé à tenter l'aventure.

Le *dispensero*, l'économe de l'hospice, était aussi un de mes visiteurs assidus. C'était un Espagnol et, qui mieux est, un Biscayen à mine pincée; son museau glabre avait des reflets de sacristie que sa tournure ne démentait pas. Il avait servi dans les bandes bourbonniennes, pendant la guerre civile qui désola l'Espagne au commencement du règne d'Isabelle II, et s'était réfugié à Bordeaux après la débâcle de son parti. En sa qualité d'ex-routier carliste, il se croyait en droit d'établir de lui à moi un rapprochement ingénieux, et son séjour dans ma ville natale était à ses yeux un lien de plus entre nous. En outre, il supposait que, parce que j'étais prisonnier de guerre, je devais avoir les mêmes haines que lui, et passait son temps, en conséquence, à me dire du mal des Mexicains dont il mangeait le pain. Celui-là ne m'amusait guère, mais qu'y faire? Si seulement il avait pu emporter avec lui toutes les punaises de mon lit!

Notre nourriture était parfaitement insuffisante et le jeûne exténuait des hommes comme nous, dont la fatigue était la principale maladie; je pense qu'il était calculé en ce qui concernait nos compagnons à peau rouge, et figurait, comme l'état de nudité dans lequel on les

maintenait, parmi les mesures préventives contre les tentations de fuite et de violence. Nous nous plaignîmes et obtînmes qu'à l'atole on substituât du lait avec le fantôme d'une bouchée de pain; au bouillon de midi on ajouta un peu de riz au gras; c'est-à-dire qu'on nous mettait en appétit.

Heureusement pour moi, trois des officiers du bataillon de San-Felipe qui nous avaient escortés vinrent successivement de garde à Belen. Ils me devaient au moins quelques égards et me manifestèrent beaucoup d'amitié. Je fus présenté par eux aux employés comme un officier supérieur, et le poste tout entier fut désormais à ma disposition. Sur un signe de moi, le factionnaire placé à la porte arrivait près de mon lit et me présentait les armes; je l'envoyai querir le sergent de garde, qui recevait à son tour mes ordres chapeau bas, car le soldat mexicain se découvre en parlant à ses chefs. J'avais conservé quelques réaux sur moi et pus me procurer dès lors du pain à discrétion d'abord, et ensuite du papier, des plumes, de l'encre.

L'événement le plus remarquable de notre séjour en ce lieu fut la mort d'un des prisonniers, un vieillard coururé de blessures. Dès que commença son agonie, on dressa un petit autel à côté de son lit: crucifix, fleurs artificielles, eau bénite et cierges allumés. L'effet le plus certain de ces pieuses mesures, en usage dans tous les hôpitaux espagnols que j'ai visités, doit être, je pense, d'éviter que le patient n'en réchappe, dans le cas où la nature lui réserverait quelque crise favorable au dernier moment. Il est évident, en effet, qu'en revenant à lui, il ne peut manquer, à la vue de cet autel significatif, de recevoir un choc qui le remet à sa place. Le corps demeura exposé une nuit et fut emporté, sans pompe, sur une civière.

Le 13, nous reçûmes la visite de don Manuel Llanoz

et de M. Lyon; ils parurent très-affectés de nous trouver en pareil lieu, et nous ne leur cachâmes point le dégoût que nous en ressentions nous-mêmes. Ils nous promirent de nous en retirer prochainement. Le général gouverneur de l'État consentait à nous mettre en liberté sous la caution d'individus résidant à Guadalajara, mais il fallait caution bourgeoise, et ces messieurs, qui étaient disposés à donner la leur pour deux ou trois d'entre nous, s'occupaient à trouver d'autres personnes de bonne volonté.

Le 15, à midi, j'étais libre et recevais l'hospitalité chez MM. Tarel et Lyon qui s'étaient portés garants pour moi. Ce ne fut pas sans regrets que le brave commissaire de Belen me vit partir; il me recommanda bien de le venir voir, afin de donner suite à nos projets d'évasion.

CHAPITRE VII.

Une fabrique à Guadalajara. — Quelques mots de reconnaissance. — Une fête nationale. — Iturbide et l'armée *trigarante*. — Une fête religieuse. — Nuestra señora de Zapopan. — Contraste. — Nouvelles de Guaymas et de Mexico. — Un caprice de Santa-Anna.

La maison de MM. Tarel et Lyon est située dans un des faubourgs, à l'orient de la ville dont le sépare le ruisseau de Mexicalcingo; elle forme une *manzana* entière, c'est-à-dire le bloc compris entre quatre rues. L'habitation des maîtres et les ateliers où se teignent la soie et le coton, où se tissent les *rebozos*, n'occupent, il est vrai, qu'une faible portion du bâtiment; le reste est divisé en petits logements en location. Ces constructions couvrent à peine elles-mêmes une moitié de l'énorme